

sous la direction de  
**Bruno Karsenti et Louis Quéré**

# **LA CROYANCE ET L'ENQUÊTE**

**AUX SOURCES DU PRAGMATISME**

Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

MATHIAS GIREL

## ENQUÊTE, CROYANCES, CONSÉQUENCES PRATIQUES

### *Quelques doutes de Peirce au sujet du pragmatisme*

On a longtemps lu les différentes tendances du pragmatisme comme autant d'interprétations de la croyance comme « disposition à agir »<sup>1</sup>. Tel serait le principal acquis du mouvement : avoir substitué à la certitude de l'intuition la faillibilité de la croyance, avoir critiqué le caractère subjectif et privé de la première pour lui préférer l'objectivité et la publicité de la « conduite ». Les pragmatistes ne poseraient plus la question de la connaissance, mais celle de *l'enquête*, comprise elle-même en termes de pratique. Un tel déplacement philosophique ne se justifie que s'il permet d'investir un terrain qui rende plus lisibles certaines questions, s'il aide à dissoudre certains problèmes, s'il nous permet, comme le dit Peirce, de rendre nos idées claires. Mais, précisément, la « pratique » présente-t-elle cette transparence ? Est-elle si aisément descriptible qu'un simple renversement de l'épistémologie « cartésienne » nous fournirait un avantage décisif ? Loin s'en faut. Il semble au contraire que le concept de pratique soit le plus fuyant de toute la controverse sur le pragmatisme, qui connaît son *acmé* lors des dix premières années du xx<sup>e</sup> siècle. Qu'il soit central dans toute caractérisation du pragmatisme est un truisme, mais ce dernier se transforme pour le lecteur en paradoxe redoutable lorsqu'il remarque que ce présupposé de la plupart des textes fondateurs n'est que rarement explicité. Le renouveau des études pragmatistes, ainsi que la disponibilité d'excellentes éditions des textes de Peirce, James

1. Cf. Fisch (1954) pour la position du problème. Cf. aussi Engel (1984) ; Bourdieu (1998) et plus récemment Chauviré (2002).

et Dewey n'ont visiblement guère encouragé cette élucidation, tant sont rares les études d'ensemble de cette question.

Il y a dans cette recherche un enjeu conceptuel, la délimitation d'un concept clé du pragmatisme ; il y a également un enjeu historique. On aborde encore souvent le pragmatisme à partir de la distinction commode entre les « deux » pragmatismes<sup>2</sup>, le premier étant celui de Peirce, attentif aux normes guidant la recherche scientifique, le second étant celui de James, dont le « pluralisme » annoncerait quelques variantes bien contemporaines de « néo-pragmatisme ». Or, loin d'opposer si nettement les deux penseurs, la question suivie ici, celle de la délimitation des « effets pratiques », permet de faire apparaître ce qu'il faudrait appeler un « moment-James » dans certains écrits de Peirce : au-delà de l'opposition frontale entre les deux pensées, il semble plus juste de voir plusieurs variétés de pragmatisme se dessiner à l'intérieur même de sa pensée. L'énergie qu'il a investie dans la clarification de ses écrits des années 1870 serait tout à fait incompréhensible sans cela. James tient souvent lieu pour Peirce de public, d'interlocuteur, certes, mais constitue surtout un *catalyseur*. Peirce eut d'ailleurs bien conscience du statut bien particulier de l'auteur de *La volonté de croire*, au sein des auteurs et amis qu'il lui arrivait de citer et de critiquer. Dans un texte tardif (autour de 1911), où il est clairement question de James, il a évoqué en détail sa propre habitude intellectuelle consistant à s'arrêter dès qu'il était sur le point d'aboutir à une conclusion dont il savait « qu'un autre esprit (dont les façons de penser seraient fort différentes de la [s]ienne, mais dont [il] savai[t] qu'il avait atteint, à sa façon, des vérités peu faciles à atteindre) avait examiné la question, et avait atteint une conclusion contradictoire avec celle qui se recommandait à [lui] », puis à entreprendre de se placer du point de vue de l'autre, à « réexaminer de façon plus minutieuse l'ensemble de [s]on raisonnement, en tentant de le joindre à d'autres raisonnements et réflexions que tous les penseurs sensés approuveraient, et en faisant de [s]on mieux pour trouver les points faibles du raisonnement [qu'il avait] été si près d'adopter » (Peirce, 6 181<sup>3</sup>). James apparaît souvent comme un *incitant*, comme un esprit dont la position sur le pragmatisme est suffisamment proche – et parfois suffisamment inacceptable – pour motiver l'examen minutieux de tous les raisonnements qui mènent à son adoption, et en particulier des maillons faibles de ces raisonnements.

L'objet de cet article se situe à la croisée de ces deux enjeux : il est de faire part de certains de ces doutes, de montrer que la théorie de l'enquête comprise en termes de fixation des croyances a été pour Peirce l'objet d'un doute assez tenace qui s'exerce et se développe dans la plupart des textes dispersés qu'il a consacrés

2. Cf., par exemple, Mounce (1997) et surtout Murphy (1990).

3. Je suis ici les abréviations habituelles, notées *infra* en Bibliographie, p. 110.

à James et à cette question après 1898. Or, un des points qui devait le plus intriguer Peirce tient à la place de la « pratique » dans la maxime pragmatiste : « effets pratiques », « conséquences pratiques », ces notions trop floues sont spécifiées dans une multiplicité de registres, au fur et à mesure que la notion de croyance endosse des sens différents. Après avoir reformulé, dans la première section, les « doutes » de Peirce, qui peuvent étonner à double titre, parce qu'ils montrent à quel point il était loin, au tournant du siècle, de la méthode associée à son nom, parce qu'on le voit adopter un concept d'action surprenant, qui tranche avec nombre de ses écrits, je montrerai, dans la deuxième section, pourquoi il faut sans doute lire ces doutes à la lumière de *La volonté de croire* de James, et des conférences sur *Le raisonnement et la logique des choses*, qui sont la première réaction publique de Peirce à ce texte : on le voit reprendre à son compte une conception étroite de la pratique. Nous verrons enfin comment certains aspects essentiels de la maxime ont été reformulés, désactivant par là la plupart des objections majeures que Peirce put formuler à l'égard de son premier pragmatisme.

### Doutes sur le pragmatisme

La « maxime pragmatiste » de Peirce a été formulée en 1877-1878 dans le cadre d'une théorie de l'enquête, elle-même comprise comme une conduite<sup>4</sup>. Dans un second temps, en réaction notamment à la conférence *Philosophical conceptions and practical results* donnée par James en 1898 (1975, p. 255-274), qui introduisit le terme même de « pragmatisme » (Perry, 1996 ; Fisch, 1986), en réaction aussi aux divers commentaires que James a produits du « principe de Peirce », ce dernier en est venu à exprimer des réserves sérieuses sur le pragmatisme. S'agit-il d'un doute à l'égard de la théorie de l'enquête dans son ensemble ? Si, bien entendu, la réponse ne peut venir que d'un examen attentif de l'ensemble des textes consacrés par Peirce à cette question, il est possible d'avoir un aperçu condensé du problème, et d'une tension qui traverse la pensée de Peirce, à partir des éléments fournis par l'entrée « Pragmatisme » du *Dictionnaire de psychologie et de philosophie* de Baldwin (Peirce, *OP2*, p. 13-15). Cet ouvrage, qui fixe l'usage philosophique et psychologique au tournant du siècle, est en effet le premier et seul texte dans lequel les vues de James et de Peirce sur le pragmatisme soient juxtaposées<sup>5</sup>. C'est également la

4. Cf. parmi une littérature immense. Fitzgerald (1966) ; Smyth (1977) ; Potter (1973) ; Hookway (1985).

5. Les autres exposés s'échelonnent régulièrement, de 1898 à 1908 : James, *Philosophical Conceptions* en 1898 (1975, p. 255-274) ; Peirce et James in Baldwin (1901-1902) ; James (1985) ; Peirce (1997) ; James, « *The Pragmatic method* », en 1904 (1978, p. 123-139) ; Peirce, en 1905-1906 (*EP2*, p. 331-359) ; James (1975) ; Peirce, *A Neglected Argument*, en 1908 (*EP2*, p. 434-450).

première occasion, pour Peirce, de préciser et d'affirmer ses désaccords sur le problème précis du pragmatisme<sup>6</sup>.

Or, il est facile de constater qu'il ne désavoue pas tant la lecture qui en est faite par James qu'il ne formule les raisons qu'il a rencontrées, lui-même, de douter de ses propres thèses des années 1870. On observe, à partir de là, dans les écrits de Peirce une tension : on le voit soit tenter de se séparer du pragmatisme, car c'est justement cet aspect de la théorie de l'enquête qui offrirait prise à l'interprétation jamesienne, trop nominaliste, trop « prométhéenne », soit chercher à reformuler le pragmatisme d'une façon *qui ne permette pas* cette interprétation. Dans le premier cas, on le voit reprendre à son compte les concepts utilisés par ses interlocuteurs, pour montrer qu'ils ne peuvent s'intégrer à une conception réfléchie de la science, dans le second cas, on le voit procéder à une refonte des concepts sur lesquels reposait la théorie de l'enquête de 1878. La notice « Pragmatisme » illustrerait la première face de cette tension, que nous allons suivre dans les deux premières sections, alors que les textes ultérieurs procéderaient à une refonte du pragmatisme lui-même, que nous étudierons dans la troisième section.

### ***La théorie de l'enquête de 1878***

Il y a bien entendu un fond commun à toutes les versions du pragmatisme : il est repris dans l'énoncé même de la maxime, donnée ici dans les termes mêmes des essais de 1878. Peirce la décrit comme un principe méthodologique, comme

«... l'opinion selon laquelle la métaphysique doit se trouver considérablement clarifiée par l'application de la maxime suivante pour parvenir à une compréhension claire : "Considérer les effets, pouvant être conçus comme ayant des incidences pratiques, que nous concevons qu'à l'objet de notre conception. Alors, notre conception de ces effets constitue la totalité de notre conception de l'objet." » (Peirce, *OP2*, p. 13.)

Il s'agit bien là, mot pour mot, de la formulation qu'il avait proposée en 1878 – sans l'appeler « pragmatisme » toutefois – dans ses *Illustrations de la logique de la science*. Cette série d'articles, publiée dans le *Popular Science Monthly*, et en partie dans la *Revue philosophique*, s'adossait à un vaste ensemble de textes écrits par Peirce au début des années 1870<sup>7</sup>, au moment le plus fort des activités du *Metaphysical Club* (Menand, 2001), dans lesquels on voit clairement se détacher l'armature de ce qui sera son premier pragmatisme. Dans la perspective qui est suivie ici, ils peuvent servir d'utiles points de repère pour mesurer les variations de Peirce au tournant du siècle.

Le socle de la théorie de l'enquête repose sur quatre séries d'arguments. Tout d'abord, Peirce pose très tôt le problème de la recherche en termes de

6. Cf. Peirce (8 253).

7. L'édition française reprend une partie de ces manuscrits (Peirce, *OP1*, p. 165-214).

croissance et de doute. Douter, ce n'est pas « écrire sur un bout de papier » que l'on va douter, c'est avoir une *raison* de douter, c'est entamer une enquête. On parle ici de « doute réel et vivant » (Peirce, *OPI*, p. 174), motivé par une question précise : « la véritable enquête commence ainsi lorsque commence le doute authentique, et elle s'achève lorsque ce doute s'achève » (*ibid.*, p. 165). Pour cette raison, le véritable contraire de la croyance n'est pas le doute, mais la « pure ignorance inconsciente seule » (*ibid.*, p. 172). Deuxièmement, la croyance est de la nature d'une *habitude* : « le sentiment de croyance est une indication plus ou moins sûre qu'il y a quelque chose d'établi dans notre nature qui déterminera nos actions » (*ibid.*, p. 173). Fixer nos croyances, c'est essentiellement fixer des habitudes. Troisièmement, le problème de l'enquête n'est pas dissociable de ce cadre : « L'irritation produite par le doute nous pousse à lutter pour atteindre l'état de croyance. Je nommerai cette lutte *enquête* » (*ibid.*, p. 174). Ce processus de fixation des croyances qui caractérise l'enquête, que Peirce appelle parfois « recherche » (*investigation*, « procédure naturelle de l'esprit » (*ibid.*, p. 171) s'inscrit pleinement dans la conduite au sens large : « Il vaut certainement mieux pour nous que nos croyances soient telles qu'elles puissent diriger nos actions de façon à satisfaire nos désirs » (*ibid.*, p. 174). S'il y a ici quelque chose qui ressemble à certains courants du XX<sup>e</sup> siècle, il s'agirait donc davantage de fonctionnalisme que de behaviorisme. Enfin, il y a d'emblée différentes méthodes de fixation de la croyance : « méthode de ténacité », qui consiste à maintenir une croyance par simple répétition ; « méthode d'autorité », qui consiste à tenter d'imposer par la contrainte une croyance et que Peirce appelle parfois « méthode despotique » : méthode *a priori*, qui repose sur l'aspect esthétique et séduisant d'une argumentation ; mais une seule, la méthode « scientifique », est *stable* car elle donne lieu à des énoncés convergents : « La méthode doit être telle que chaque homme arrive à la même conclusion ultime. » (*Ibid.*, p. 178.) Tel est le noyau de la théorie de l'enquête.

S'y ajoute une distinction qui apparaît en filigrane, dans certains textes : il faudrait prendre en compte une différence *normative*, même si ce point est parfois moins visible à cette époque : la quatrième méthode « est la seule qui fasse reconnaître quelque différence entre une bonne et une mauvaise voie » (*ibid.*, p. 179). Dans le cas des trois autres méthodes, on ne peut les appliquer mal : au plus, on échouera à fixer la croyance, la méthode est accidentelle par rapport au but recherché. Alors que dans le cas de la méthode scientifique, le test de la méthode (va-t-elle conduire à des résultats convergents ?) implique lui-même l'application de la méthode : « De là vient que le mauvais raisonnement est tout autant possible que le bon. Ce fait est le fondement de la partie pratique de la logique » (*ibid.*, p. 180). La question normative intervient à partir du moment où l'on se prononce sur la *validité* de telle ou telle inférence et non plus quand on

s'intéresse à la signification de tel ou tel ensemble de termes ; elle ne se pose pas uniquement dans les derniers écrits de Peirce, mais bien dès les premiers. Quand Peirce parle de l'enquête au sens large, il s'inquiète des conditions qui permettent de *critiquer* une inférence et il a souvent en tête cette question normative. En revanche, quand il se soucie de la signification des termes, il évoque à plusieurs reprises, dans ces mêmes manuscrits, la logique comme « étude de(s) signes » (Peirce, *W3*, p. 82).

La « maxime » pragmatiste, citée plus haut, faisait fond principalement sur la théorie de la croyance évoquée. Éclaircir le prédicat « dur », pour reprendre l'exemple de Peirce, c'est concevoir l'ensemble des contextes au sein desquels un objet pourrait en rayer un autre, c'est par conséquent indiquer un faisceau d'habitudes, dont la croyance n'est qu'une dimension. Or, on pouvait comprendre les essais de 1878 en deux sens différents, que Peirce cherchera plus tard à distinguer :

- ils semblent formuler une théorie téléologique de l'esprit (« toute la fonction de la pensée est de créer des habitudes d'action », Peirce, *OP1*, p. 246) ;
- ils exposent une théorie de la signification, ou encore de ce que Peirce appellera plus tard l'interprétant<sup>8</sup> (« le sens d'une chose consiste simplement dans les habitudes qu'elle implique » (*ibid.*)).

L'un n'est pas l'autre. Le pragmatisme de 1878 résidait précisément dans la conjonction de ces deux thèmes. Or, vingt-cinq ans plus tard, la contribution de Peirce au *Dictionnaire* de Baldwin, qui suit immédiatement ce rappel des textes de 1878 ainsi qu'un bref résumé de la position jamesienne par James lui-même<sup>9</sup>, est empreinte d'un certain malaise :

« Cette maxime fut d'abord proposée par Peirce dans le *Popular Science Monthly* de janvier 1878 (XII, 287) : il y expliquait comment il faut l'appliquer à la doctrine de la réalité [...] Par la suite, l'auteur s'est aperçu que le principe pourrait aisément être mal appliqué, au point de balayer toute la doctrine des incommensurables, et, en fait, toute la manière weierstrassienne de considérer le calcul. » (Peirce, *OP2*, p. 14.)

Seules les premières lignes concernent spécifiquement la signification et traitent à proprement parler du pragmatisme, la suite s'attachant aux conséquences de l'adoption de telle ou telle interprétation de la maxime. On voit ici Peirce rencontrer deux problèmes principaux, qui sont autant d'incitations à « douter » du pragmatisme.

On pourrait nommer le premier *problème de la complétude de la maxime* : les effets pratiques conçus sont-ils vraiment le « tout » de notre conception de

8. Sur cette notion, cf. Chauviré (1995).

9. James : « La signification d'une conception trouve son expression dans des conséquences pratiques, des conséquences soit sous la forme de la conduite à recommander, soit sous celle des expériences auxquelles on doit s'attendre si la conception est vraie. » (Cité in Peirce, *OP2*, p. 13.)

l'objet ? Peirce commence à nourrir quelques soupçons à ce sujet<sup>10</sup>. Les « conséquences » d'un concept ne sont pas forcément des « faits pratiques » ; il faut donc, peut-être, se mettre en quête d'autres « interprètes » de notre pensée. Si tel est le cas, le pragmatisme est utile en première approche, mais ne permet pas une élucidation *complète* des significations, quel que soit le domaine au sein duquel on les considère.

Le second serait le *problème du champ de la maxime*, qui est un corollaire du premier. Si l'on maintient la référence aux « effets pratiques » conçus, dans le fonctionnement de la maxime, pourra-t-on dégager la signification de *toute* conception possible ? La maxime vaut-elle pour tous les concepts, ou doit-elle être restreinte à une classe seulement, certains lui échappant purement et simplement ? Ce problème devient de plus en plus aigu pour Peirce, qui se demande à plusieurs reprises si une grande partie des mathématiques ne ferait pas exception à l'éclaircissement pragmatiste. Pour lui, ce problème ne peut en aucun cas être éludé, dans la mesure où sa pratique même de mathématicien est ici en jeu : suppose-t-elle quelque chose qui se distingue radicalement de l'ensemble des sciences expérimentales ? Faut-il, au nom de critères pragmatistes, l'écarter du domaine de la science ? Soit le pragmatisme permet d'éclaircir *tous* les concepts abstraits, mais il faudra peut-être alors fournir un type de conduite propre aux mathématiques, avec ses propres « effets pratiques », et aussi un autre type propre à l'expérimentation scientifique, un autre enfin propre à la « conduite de la vie ». Soit il est plus limité dans son exercice, mais il faut trancher et dire alors ce qui en relève véritablement.

Ces deux problèmes peuvent facilement devenir des menaces pour la centralité même de la maxime pragmatiste dans la théorie de l'enquête si leur acuité n'est pas relativisée. Or, on peut discerner au moins deux angles d'attaque, pour remanier ces écrits, qui ouvrent chacun la voie vers une variété de pragmatisme différente.

Il est possible de revenir sur la notion de *croyance*, et de tenter de montrer que toutes nos croyances ne sont pas forcément des « habitudes d'action », ce qui conduirait à reformuler la théorie de l'esprit évoquée ; *ou* alors tenter de montrer qu'elles n'occupent finalement pas un rôle aussi central qu'on le pensait dans l'épistémologie, ce qui conduirait à reformuler la théorie de l'enquête dans son ensemble.

Il est également possible de revenir sur le concept d'*action*, et, de ce dernier point de vue, l'énoncé de 1878 peut à nouveau être décliné selon deux directions, éventuellement complémentaires : soit rechercher un autre type d'« interprètes »

10. Peirce, en 1878, identifiait bien la « totalité de notre conception » de l'objet à celle de « tous » les « effets pouvant être conçus comme ayant des incidences pratiques [...] que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception » (Peirce, *OPI*, p. 248).

de notre pensée (et donc reformuler la théorie de la signification), ce qui revient à gommer le privilège de l'action au sens étroit au sein de ces derniers (et par là à rendre moins aigu le *problème de la complétude de la maxime*) ; soit avoir recours à un autre concept d'action qui englobe des opérations aussi abstraites que celle du mathématicien (et ainsi rendre moins aigu le *problème du champ de la maxime*).

Peirce, après avoir formulé ses doutes, s'engage ici dans la deuxième voie. Mais il le fait d'une façon qui peut amener le lecteur, lui aussi, à hésiter, car il semble consentir, dans sa critique même, aux principaux aspects de la lecture que James développait dans *La volonté de croire*. Il le fait également d'une façon qui pourrait laisser croire que, loin des accents critiques des années 1870, la pratique n'est maintenant plus discernable d'une métaphysique et d'une cosmologie de l'action.

« En 1896, William James publia sa *Volonté de croire*<sup>11</sup>, et plus tard ses *Conceptions philosophiques et résultats pratiques* où cette méthode se voit poussée à de tels extrêmes que cela doit nous faire réfléchir. La doctrine semble supposer que la fin de l'homme est l'action – une maxime stoïcienne qui, aux yeux de l'auteur, à l'âge de soixante ans, ne se recommande pas avec autant de force qu'elle pouvait le faire quand il en avait trente. Si l'on admet au contraire que l'action exige une fin, et que cette fin doit être quelque chose qui répond à une description générale, alors l'esprit de la maxime elle-même, qui est que nous devons veiller aux résultats (*upshots*) de nos concepts pour réussir à les comprendre correctement, nous dirigerait vers quelque chose de différent des faits pratiques, à savoir vers des idées générales comme étant les vrais interprètes de notre pensée. Néanmoins, la maxime a reçu l'approbation de l'auteur, après bien des années de mise à l'épreuve, parce qu'elle a montré combien elle était utile pour parvenir à un degré relativement élevé de clarté dans la pensée. Il se risquerait à suggérer qu'on doit toujours la mettre en pratique avec une consciencieuse minutie, mais qu'une fois cela fait, et pas avant, on peut parvenir à un degré de clarté encore plus élevé en se souvenant que le seul bien ultime auquel peuvent servir les faits pratiques vers lesquels la maxime dirige l'attention, c'est de favoriser le développement de la raisonnablement (*reasonableness*) concrète ; en sorte que la signification du concept ne réside absolument pas dans des réactions individuelles, mais dans la manière dont ces réactions contribuent à ce développement. » (Peirce. *OP2*, p. 14-15 ; trad. modifiée.)

Tout le poids de sa critique repose sur la théorie de l'action, et donne la priorité à la seconde stratégie évoquée ici : l'action n'est pas la fin de pensée, ce qui implique en retour que l'on se mette en quête d'autres types d'interprètes de notre pensée. L'analyse s'appuie sur un concept d'action fort étroit : elle est interprétée ici en termes de *particuliers*, ce qui exclut d'emblée qu'elle puisse

11. Reprise dans James (1979, ch. 1).

être, comme telle, le véritable « interprète » de notre pensée. Les « faits pratiques », dès lors, sont opposés aux « idées générales », les « réactions individuelles » au « développement de la raison concrète », et enfin les réactions prises dans leur « séparation » au « général » et au « continu ». Les systèmes d'oppositions choisis montrent bien que Peirce considère maintenant un concept *restreint* d'action, forcément nominaliste, limitée à ses occurrences particulières, sens qui était déjà celui des *Conférences* de 1898. Il n'est pas soufflé mot ici de l'habitude, ni de la « conduite », que Peirce opposait pourtant depuis le milieu des années 1880 à l'action comme le général au particulier (Peirce, I 337), et qui ne peuvent se réduire à des assemblages d'actes singuliers.

Ce n'est pas ce premier remaniement qui pose le problème le plus massif. L'argument prend un tour qui peut rendre perplexe, car on voit Peirce esquisser les lignes de ce qui ressemble à une métaphysique de l'action dont la nécessité n'apparaît pas : il semble pour tout dire admettre que l'essentiel du pragmatisme réside dans une théorie de l'action. Faire de l'action la « fin des fins », comme le voudrait une certaine version « prométhéenne » du pragmatisme, que Peirce appelle ici « stoïcienne », n'est pas satisfaisant, puisque l'action renvoie toujours à des fins empiriques définies. Il faudrait donc passer de l'action à sa fin rationnelle, qui peut être poursuivie pour elle-même. Mais Peirce semble ici mettre sur le même plan les diverses fins visées par nos conceptions, et une éventuelle fin – d'autres philosophes diraient une « destination » – de la pensée *en général* : c'est passer sans le dire du caractère téléologique de nos conceptions, à la question, beaucoup plus glissante, d'une fonction de la pensée en général. Entre ces deux faces du raisonnement se joue une philosophie entière : on peut concevoir que les fins particulières que nous poursuivons, dans différents domaines, soient essentielles à la compréhension de l'usage des termes que nous employons et que le pragmatisme consiste dans l'exploration de ces usages ; il est plus difficile d'admettre que toutes ces fins se subordonnent à une fin unique, par rapport à quoi tous les effets pratiques ne seraient que des adjuvants, et qui les éclairerait en retour. Il y a assurément de quoi faire hésiter à franchir ce pas, en particulier dans le contexte « cosmologique » qui est suggéré dans cette notice. De quelle façon ce développement de la raison concrète pourrait-il bien permettre l'éclaircissement des conceptions ? Il est bien difficile de le deviner ici.

Notre hypothèse est que l'entrée « Pragmatisme » témoigne d'une crispation, provisoire, qui peut se comprendre aisément en revenant aux *Conférences sur le raisonnement et la logique des choses*, dans lesquelles on voit clairement se nouer le concept étroit d'action qui est présupposé ici et qui est à l'origine de la conclusion étonnante que Peirce adopte provisoirement. Nous voudrions montrer à la fois pourquoi il faut la lire dans ce contexte précis, et ensuite donner

quelques pistes au sujet de la façon dont Peirce a peu à peu modifié ce cadre, d'une façon qui ne l'engage peut-être pas aussi fortement à franchir le « pas » métaphysique que nous le voyons effectuer ici.

### **La philosophie et la « conduite de la vie » : le tournant 1900**

« À quel point les idées du jeune Peirce lui étaient devenues étrangères [...] cela apparaît dans “La philosophie et la conduite de la vie”. »  
(Apel, 1981, p. 218, n.)

Si l'on admet que le pragmatisme du jeune Peirce donne pleinement sens aux croyances comme dispositions à l'action, et par là à la théorie de l'esprit que nous avons mentionnée, les *Conférences* de 1898 en sont, elles, au plus loin. Elles restreignent le domaine de la croyance aux « affaires pratiques », comprises elles-mêmes en un sens étroit, d'une part ; elles désactivent toute compréhension de la pensée en termes d'actions, d'autre part, en affirmant l'indépendance absolue des domaines théorique et pratique<sup>12</sup>, ce qui semble rendre inopérantes à la fois la théorie de l'esprit et la théorie de la signification dont la conjugaison donnait le premier pragmatisme de Peirce. En ce sens, ces *Conférences* constituent un document singulier, dans la mesure où elles dressent un tableau de la pensée de Peirce peu avant qu'il ne soit surpris par les *Conceptions philosophiques et résultats pratiques* de James, ainsi que par l'attribution de paternité du pragmatisme, et elles permettent de deviner à quel point Peirce dut, quelques mois plus tard, être embarrassé par cette conférence de James<sup>13</sup>.

On peut bien entendu avoir une lecture « interne » de ces tensions dans l'œuvre de Peirce. Le problème, bien soulevé par Murphey (1961, ch. xvii *passim*), peut s'énoncer ainsi : le développement de l'enquête, en 1878, est initié non par l'idée comme *cause finale*, non par la fin visée par telle ou telle argumentation, mais par le doute comme *cause efficiente*, si bien que le « but » de la pensée est soit négatif (échapper au doute), soit hédoniste (plaisir de la croyance), mais en tout cas irréductible aux concepts de *purpose* et de croissance (*growth*) qui sont ensuite au cœur de la pensée de Peirce, et en particulier de sa cosmologie. Peirce se trouverait donc, indépendamment des écrits de James, embarrassé par un problème d'articulation entre sa cosmologie et sa théorie de l'enquête, en un moment où il a laissé s'accumuler les problèmes

12. « On ne peut servir deux maîtres, la théorie et la pratique » (Peirce, 1995, p. 161).

13. La série de conférences de Peirce (1995, p. 8-9) a eu lieu du 10 février au 7 mars 1898 : le discours de James (1978, p. 123) qui introduit l'idée de pragmatisme est prononcé le 26 août 1898.

(parmi lesquels ceux des impressions des sens, du rapport entre heccéité et continuité, de la légitimité de l'architectonique), et où il développe la *Grande Logique* de 1893, les *Principles of Philosophy*, les graphes logiques, ses *Conférences* de 1898, sans avoir pu résoudre toutes ces ambiguïtés. En ce sens, Peirce aurait été surpris par la déclaration de James : ce qui était pour lui un aspect de la théorie du doute et de la croyance, qui ne méritait pas même de nom (Peirce, 5 13 n.), est ce pour quoi il devient célèbre, alors même qu'il travaille à une théorie nettement moins psychologique<sup>14</sup>. Il se retrouverait ainsi, en 1898, dans la situation intellectuelle intenable d'être rendu célèbre par une théorie qu'il désapprouve maintenant<sup>15</sup>.

Il y a cependant des raisons de tenir les écrits de James pour une source beaucoup plus directe du souci de séparer la « philosophie de laboratoire » de la philosophie de ceux qui « brûlent du désir d'amender la vie d'autrui », bref, la « philosophie » de la « conduite de la vie », qui conduit Peirce à adopter une distinction très forte, peut-être trop forte, entre théorie et pratique.

Il y a tout d'abord une visée polémique, qui vise James, dans la première *Conférence* : alors que James lui avait demandé des « pensées détachées sur des sujets d'importance vitale » (Peirce, 1995, p. 35-38), au détriment de la partie logique de son œuvre, Peirce tente de réaffirmer dans toute sa force l'*eros* scientifique, marque véritable de l'esprit de laboratoire. Aussi la première *Conférence* s'efforce-t-elle, avec quelque *pathos*, de dissocier théorie et pratique, au rebours de toute une racine grecque, platonicienne, stoïcienne, de la philosophie, qui lie exercice de la pensée et exercice de la vertu, et par là le domaine de la pensée et celui de l'action. Mais, au-delà de ce motif anecdotique, lié à l'organisation même des conférences, il s'agissait aussi d'éradiquer l'idée d'une pensée « au service de l'action » développée dans *La volonté de croire* tout juste parue :

« Les Grecs attendaient de la philosophie qu'elle affecte la vie – non par un lent processus d'infiltration des formes, comme nous pourrions nous y attendre dans les recherches sur les équations différentielles, la photométrie stellaire, la taxinomie des échinodermes, et autres choses semblables finissant par affecter la conduite de la vie – mais immédiatement, dans la personne et l'âme du philosophe lui-même, en le rendant différent des autres hommes ordinaires dans ses conceptions de la conduite juste. » (*Ibid.*, p. 152.)

À quoi Peirce oppose l'exemple d'Aristote, pour qui :

14. Cf. « La loi de l'esprit » (1892), in Peirce (1993, p. 231-258).

15. Un autre élément serait le nominalisme sous-jacent aux essais de 1878, qui réapparaîtrait dans certains écrits de James. Cf. Peirce 5 453, 5 457 (1906), 8 208 (1906) : Cf. Chauviré (2004, p. 139-150) [1984]. Cf. aussi Apel (1981, p. 76-77).

« [La] science théorique était [...] une chose unique, animée par un seul esprit, et ayant pour but et fin ultimes la connaissance de la théorie. Les études esthétiques étaient d'un genre radicalement différent ; tandis que la moralité et tout ce qui se rapporte à la conduite de la vie formaient un troisième secteur de l'activité intellectuelle entièrement étranger dans sa nature et ses idées aux deux autres secteurs [...] Vous avez devant vous un aristotélicien et un homme de science condamnant de toute la force de ses convictions la tendance hellénique à mélanger la philosophie et la pratique. » (*Ibid.*)

On est au plus loin des idées reçues sur le pragmatisme. La pensée n'est pas un moment de l'action, et pour l'auditoire acquis aux thèses de James, la distinction tranchée entre une science pure et ses applications avait peut-être déjà valeur de provocation<sup>16</sup>. Énoncer, à la suite d'Aristote, la radicale hétérogénéité entre les domaines théorique, pratique, et esthétique, interdisait de subordonner l'un de ces départements aux autres : on a bien là l'antithèse de « L'action réflexe et le théisme » et des autres textes de jeunesse de James repris dans *La volonté de croire*. La théorie de l'esprit « prométhéenne », implicite dans le premier pragmatisme, doit pour le moins subir une profonde reformulation.

Or, cette dernière porte au premier chef sur la notion de croyance. Ce qui fonde l'opposition opérée ici est l'affirmation selon laquelle la « croyance », que l'on comprend toujours comme disposition à agir d'une manière déterminée, n'a *aucun* rôle à jouer dans les sciences et en métaphysique, ce qui revient à rejeter la première théorie de l'enquête<sup>17</sup>. Les essais de 1877-1878 ne permettraient nullement de dire que la science n'a rien à voir avec l'action en général : ils affirmaient le contraire. Il semble donc contradictoire d'écarter les croyances du domaine de la science et de continuer à dire que « pour développer le sens d'une pensée, il faut [...] simplement déterminer quelles habitudes elle produit, car le sens d'une chose consiste simplement dans les habitudes qu'elle implique » (Peirce, 1993, p. 163)<sup>18</sup>.

La croyance que Peirce décrit dans ces conférences ressemble étrangement à celle dont James fait le portrait dans *La volonté de croire*. Il opère en effet en 1898 une distinction inédite entre « croyance », « opinion », et « science », en

16. Cf. James (1916, p. 41 et p. 165).

17. De façon frappante, Peirce (1995, p. 159) va les opposer comme croyance et « acceptation », anticipant sur de nombreux points une distinction réactualisée par J. Cohen. Pour une mise au point d'ensemble sur le couple croyance/acceptance, cf., entre autres articles du même auteur, Engel (1997 ; 1998 ; 1999). Cf. aussi : « Que le mot vérité ait ou non deux significations, je pense à coup sûr que l'expression *considérer comme vrai* signifie deux choses : l'une est cette façon pratique de considérer comme vrai, qui seule a le droit de s'appeler croyance ; tandis que l'autre est cette acceptation d'une proposition qui, dans la visée de la science pure, reste toujours provisoire. » (Peirce, 1995, p. 238.)

18. Cf. Lee (1976).

totale rupture avec les essais de 1878<sup>19</sup>, et part d'une définition de la croyance qui n'a rien à avoir avec celle de « Comment se fixe la croyance » : il affirme maintenant que la croyance est la « volonté d'agir sur [une] proposition *lors de crises vitales* » (Peirce, 1995, p. 159, nous soulignons), ou encore que « croire, c'est consentir à risquer beaucoup sur une proposition » (*ibid.*, p. 237), ce qui revient à accepter l'idée jamesienne que « le pouvoir de croire, d'admettre un léger risque au-delà de l'évidence littérale, est une fonction essentielle » de l'homme (James, 1916, p. 111). Contre James, il faut selon Peirce (1995, p. 159) affirmer que la croyance,

« ...en tant que [possession pour toujours] n'a aucune place dans la science. Nous *croions* la proposition sur laquelle nous sommes prêts à agir. La *croyance complète* est la volonté d'agir sur la proposition lors de crises vitales, l'*opinion* est la volonté d'agir sur la proposition dans des affaires relativement insignifiantes. Mais la science pure n'a absolument rien à voir avec l'*action*. Rien n'est *vital* pour la science ; rien ne peut l'être. En conséquence, les propositions qu'elle a acceptées ne sont tout au plus que des opinions ; et la liste entière est provisoire. »

On peut lire ce passage comme si Peirce *acceptait* la version étroite donnée par James de « la » pratique<sup>20</sup>, pour mieux s'en distinguer. Peirce s'oppose à la doctrine de *La volonté de croire*, car il la comprend parfois comme l'adoption tenace d'une proposition, envers et contre tout, ce qui est évidemment opposé à son faillibilisme foncier<sup>21</sup>, parfois comme l'adoption d'une proposition parce qu'elle « plaît » à la raison, ce qui correspond à la troisième méthode de fixation des croyances, dont il a montré qu'elle est par essence instable. Mais le défaut majeur de l'ouvrage de James, du point de vue de Peirce, tiendrait à deux insuffisances opposées. Il serait à la fois trop « activiste », et trop « intellectualiste » : trop « activiste », car il commettrait la faute d'estimer que la pensée n'est qu'un *moment* de l'action ; trop « intellectualiste », car il estimerait que la raison – et non le sentiment – peut désigner les meilleures options vitales<sup>22</sup>.

19. Cf. Peirce, 5 375 (1878) : pour croyance et opinion, cf. 5 386, où Peirce parle des trois méthodes de fixation de la croyance *ou* de l'opinion : voir aussi 2 148 (autour de 1902) où les termes sont employés indifféremment. Pour un éclairage intéressant, cf. Hookway (1993, repris in Hookway, 2000b).

20. Cf. *Lettre à James* du 13 mars 1897, Peirce, 8 250 (passage non cité in Peirce, 1995). Recevant *La volonté de croire*, Peirce repère tout de suite la reprise par James de la référence aux « résultats pratiques », même si le mot de pragmatisme n'est pas prononcé. Mais il le met immédiatement en garde : « Ce n'est pas l'action pure comme exercice brut de la force qui est la fin de tout, mais plutôt la généralisation, l'action qui tend vers la régularisation, et la réalisation de la pensée qui, sans l'action, reste impensée. » Les *Conférences* de 1898 privilégient le premier sens de l'action, et par là semblent ne considérer celle-ci que dans l'acception imputée à James.

21. Cf. Peirce (1995, p. 21) : *Lettre à James* du 13 mars 1897.

22. Cette dernière accusation est beaucoup plus discutable que la première. Cf. cependant James (1916, p. 110-111), sur le risque philosophique.

Toute la question est alors de savoir quel type de relation on envisage entre la pensée et « la » pratique : soit il y a un type de pratique propre à la pensée et à l'enquête, d'autres types propres à d'autres domaines, soit la pratique est la « fin » de la pensée, au sens où elle en est l'opposé et éventuellement l'aboutissement. Dans le premier cas, il peut bien y avoir des analogies entre différents régimes, mais rien ne permet de substantiver la pratique, dans le second, il semble que nous ayons affaire à un concept monolithique qui réintroduirait en bloc tous les dualismes que la première philosophie de Peirce dissolvait si efficacement. Nous appellerons par la suite le premier sens le sens *large* de la conduite, ce qui n'exclut pas qu'il y ait là, en dernière analyse, une *famille* de concepts, éventuellement ressemblants ; le second, à supposer même qu'il existe quelque chose comme « la » pratique, le sens *étroit*. C'est ce dernier qui fonde la distinction tranchée entre les deux domaines : celui des crises vitales, de « la » pratique, qui reposerait entièrement sur le « sentiment », l'« instinct » (Peirce, 1995, p. 158), et qui n'aurait rien à retirer de la « ratiocination » (*ibid.*, p. 157) ; celui de la « science », des « hypothèses » pour lesquelles « rien n'est vital » (*ibid.*, p. 159). En acceptant de reconduire l'idée que « le principe selon lequel nous sommes disposés à agir est une *croissance* » (*ibid.*, p. 160<sup>23</sup>), Peirce, qui désire, pour les raisons évoquées plus haut, opposer théorie et pratique afin de se démarquer de James, se voit ainsi obligé d'interdire tout usage théorique – c'est-à-dire scientifique et métaphysique – de la croissance, opposée pour l'occasion à l'*hypothèse*. Cela revient peut-être également, en refusant que la pensée puisse être une dimension de l'action, à faire une concession trop forte : à admettre que la pensée dans son ensemble soit coupée de toute pratique.

En résumé, si les *Conférences* de 1898 semblent devoir être lues comme un texte de transition, c'est pour trois raisons. Elles supposent que toute la théorie de l'enquête soit reformulée, comme nous venons de le voir : elles ne prendront donc tout leur sens qu'à la lumière de cette reformulation. Elles mobilisent un concept de la pratique incompatible avec d'autres positions essentielles de Peirce<sup>24</sup>. Enfin, l'idée d'une parenté entre la logique, l'éthique et l'esthétique, qui sera un trait majeur des derniers écrits de Peirce, est incompatible avec les

23. Cf. aussi la *Lettre à James*, du 30 mai 1897 : « Pour l'essentiel, c'est-à-dire, pour ce qui est de soutenir que la croissance est fondamentalement affaire de pratique – toi et moi sommes apparemment parfaitement d'accord. » (Peirce, 1995, p. 29.)

24. Un effet à moyen terme de cette distinction forcée qu'introduit Peirce entre la « théorie » et la « pratique » est en effet l'« aveuglement » de la pratique qui se dessine dans la quatrième *Conférence* : « Pour la pratique, les faits sont les forces arbitraires avec lesquelles on doit compter et contre lesquelles elle doit lutter. La science, quand elle en vient à se comprendre elle-même, considère les faits comme le simple véhicule de la vérité éternelle, alors que pour la pratique ils restent les obstacles qu'elle doit contourner, l'ennemi qu'elle est résolue à vaincre. » (Peirce, 1995, p. 236.)

textes cités dans cette section. Alors qu'il restera ferme sur l'idée que la philosophie ne peut nous fournir le « *summum bonum* », que ce n'est pas par la réflexion philosophique que nous pourrions *former* des idéaux vitaux, Peirce sera conduit, dans ses derniers écrits, à voir dans l'« autocontrôle logique » un parfait miroir de l'« autocontrôle moral », et parfois même une *espèce* de l'autocontrôle moral (Peirce, 5 419 et 5 533). Il faudra garder à l'esprit ce caractère particulier du texte de 1898 si l'on ne veut pas se rendre incompréhensibles la plupart des textes, antérieurs et ultérieurs, où le problème de l'action est abordé (Peirce, 5 129). *En rejetant l'interprétation jamesienne de la théorie de la croyance, mais en acceptant sa version de la pratique*, Peirce dénonçait dans le même temps les postulats majeurs de ses essais de 1878. Croyance et conduite ont maintenant un même domaine, celui de la « vie », celui de la « pratique », opposée à la pensée.

### Extension du domaine de l'action. Pragmatisme et pratique mathématique

Sans pouvoir mener cette démonstration sur tous les fronts, nous voudrions suggérer que les textes tardifs de Peirce sur le pragmatisme sont le lieu d'une reconquête du terrain perdu dans la notice de Baldwin et les *Conférences* de 1898. Max Fisch (1986, p. 370) a bien noté cet aménagement dans la philosophie de Peirce, et suggère qu'il a résolu le doute exposé dans la première section de deux façons : en étendant les notions d'*effets sensibles* et d'*habitudes d'action*<sup>25</sup>, d'une part, en développant une théorie des mathématiques qui en fasse une « science expérimentale », une science d'observation, d'autre part, à la différence près que les expérimentations se font sur des diagrammes de notre propre construction<sup>26</sup>. C'est le même Peirce qui pourra dire, quelques années plus tard, que l'essentiel de son pragmatisme lui est venu d'une réflexion sur les concepts mathématiques<sup>27</sup>. Nous ne pensons pas qu'il faille voir là un attermoisement, mais le fruit d'une profonde refonte des concepts clés du pragmatisme.

Si l'on peut montrer que la croyance possède une structure qui a été négligée en 1898 – ce qui permettrait de reformuler plus finement la théorie de la croyance –, que la maxime pragmatiste non seulement permet une analyse *complète* de certains concepts, mais également qu'elle s'applique tout particulièrement aux

25. Fisch renvoie à Peirce (5 201 ; 5 205 ; 5 539 ; 5 541).

26. Cf. l'article lumineux de Stewart (1991).

27. « À l'époque, la réforme weierstrassienne avait à peine débuté. J'avais pourtant choisi de bons petits exemples : le concept de quantité irrationnelle, celui d'égalité géométrique, celui d'une collection qui, bien qu'elle soit indénombrable est inférieure à toute autre collection donnée [...] Ayant trouvé mes exemples, je me mis aussitôt à passer en revue toutes les explications de ces concepts et m'aperçus qu'elles prenaient toutes la forme suivante : procédez suivant telle ou telle règle générale. Alors, si tel et tel concept est applicable à tel ou tel objet, l'opération aura tel ou tel résultat général, et réciproquement. » (Peirce, ms 318, 1907, var. p. 28.)

concepts *mathématiques*, motif du doute le plus sérieux envers le pragmatisme, une part considérable du chemin sera déjà accomplie car nous aurons une première réponse aux problèmes de la *complétude* et du *champ* de la maxime. Notre propos n'est donc pas ici, bien évidemment, de traiter de la philosophie des mathématiques de Peirce dans son ensemble, mais de suivre quelques mouvements dans sa pensée qui rendent le doute énoncé plus haut moins massif.

On peut avoir des raisons de douter que le problème du champ rencontre avec les mathématiques un obstacle insurmontable. À bien y réfléchir, il n'y a rien d'étonnant à ce que Peirce ponctue sa réflexion sur le pragmatisme d'interrogations sur le statut des mathématiques car c'est précisément là, en examinant les mathématiques, que le pragmatisme est né. Certes, la théorie « pragmatiste » de l'enquête mûrit lentement au cours des années 1870. Mais le fait est qu'à cette époque, le pragmatisme peut désigner différents aspects de la théorie de Peirce, et il apparaît dans des contextes qui ne présupposent pas directement la théorie de l'enquête de 1877-1878, en particulier la théorie de la croyance, et semble réserver un accueil plus large à la pratique mathématique.

Ainsi, la nécessité d'un type d'éclaircissement des pensées qui ne repose pas sur le critère d'inconcevabilité est formulée très clairement dès la recension de l'édition Fraser des *Œuvres* de Berkeley, en 1871. Peirce partage avec Berkeley le souci d'éviter les « pièges du langage », et, s'il admire la *Nouvelle théorie de la vision*, il ne partage pas sa théorie du signe<sup>28</sup>. En particulier, il estime que la théorie sémantique énoncée par Berkeley dans l'Introduction des *Principes* est ruineuse :

« Si de tels arguments avaient prévalu en mathématiques (et Berkeley s'en faisait là aussi l'ardent défenseur), et si on avait exclu de la question tout ce qui concerne les quantité négatives, la racine carrée de *moins*, et les infinitésimaux, sous prétexte que nous ne pouvons en former aucune idée, la science eût sans nul doute été simplifiée, simplifiée par le fait qu'elle n'aurait jamais progressé jusqu'à des sujets plus difficiles. *Une meilleure règle pour éviter les pièges du langage est la suivante : les choses remplissent-elles la même fonction pratiquement ? Qu'elles soient signifiées par le même mot. Ce n'est pas le cas ? Alors qu'elles soient distinguées.* » (Peirce, *OPI*, p. 158-159, nous soulignons.)

Il y a bien là quelque chose qui annonce le *pragmatisme* : la signification d'une formule nous est donnée non par une inspection de l'esprit, mais par l'ensemble des fonctions remplies pratiquement par les choses qu'il s'agit de désigner. Il s'agit de se prémunir contre l'excès du « charabia de la métaphysique ontologique » (5 423), comme Peirce le dira plus tard, et ainsi d'éviter les pièges du langage. Notons que :

28. Cf., par exemple, Tiercelin (1993, p. 205-223).

– Peirce introduit ce critère à propos d'*exemples mathématiques* (problème des infinitésimaux, problème des imaginaires), ce qui suppose qu'il soit valide pour ce domaine, mais d'une façon telle qu'il semble applicable largement au-delà. On peut cependant supposer sans risque que ce qui rend « meilleure » la règle que Peirce énonce, ce serait qu'elle couvre le champ des mathématiques *et* l'ensemble des concepts abstraits, dont nous n'avons pas forcément de représentation précise : le problème du champ de la maxime ne se poserait donc pas.

– Il y a une ambiguïté dans la notion de *pratique* mobilisée ici : parle-t-on de l'utilité pour la pratique en général, pour la conduite de la vie, ce que nous avons appelé la pratique *au sens étroit*, de telle ou telle idée (au sens où l'on demanderait : telle équation permet-elle de mieux construire un pont ou non ?), ou parle-t-on d'une pratique *propre* aux mathématiques (au sens où l'introduction de certaines constructions permettrait de résoudre telle ou telle pratique mathématique) ? Il est probable, au vu de la dernière phrase, que Peirce penche ici pour la seconde possibilité<sup>29</sup>.

Ces différents aspects semblent permettre en tout cas d'affirmer que le pragmatisme comme principe méthodologique d'éclaircissement des conceptions n'a pas forcément les conséquences fâcheuses que Peirce lui-même lui prête en 1900-1902, même si Peirce ne s'est pas encore acquitté de son dû, à ce moment là, en nous montrant de quelle façon et comment l'approche pragmatiste rend compte des mathématiques.

Il est vrai que les éléments constitutifs de cet éclaircissement se détachent progressivement. L'un des plus importants est certainement celui qui a trait à la théorie de l'abstraction hypostatique, véritable moteur de la pensée mathématique selon Peirce, auquel il apporte des développements décisifs dans les années 1890<sup>30</sup>. Si une grande partie des « concepts mathématiques » peut recevoir un traitement pragmatiste, c'est parce qu'à l'origine, nous pouvons saisir la relation en acte pour la transformer en objet de discours : le pragmatisme ne consiste alors qu'à parcourir en sens inverse, pour les besoins de l'analyse logique, le parcours qu'a effectué l'abstraction hypostatique :

« Une branche de la logique déductive, dont par la nature des choses la logique ordinaire ne pouvait pas rendre compte de façon satisfaisante, se rapporte à la question vitalemment importante de l'abstraction [...] Car au moyen de l'abstraction, les éléments transitoires de la pensée [...] sont transformés en éléments substantifs, comme James les appelle [...] Il devient donc possible d'étudier leurs relations et d'appliquer à ces relations des découvertes déjà faites au sujet de relations analogues. De

29. Même s'il ne méconnaît nullement qu'il y a « une demande pour les mathématiques » qui permettent de construire des ponts et de faire tourner des moteurs (Peirce, *OP1*, p. 162).

30. Cf. Girel (2003b).

cette façon, par exemple, les opérations deviennent elles-mêmes l'objet d'opérations.» (Peirce, in Baldwin, 1901-1902, vol. 3, p. 642.)

Que ce type d'abstraction donne lieu à l'analyse pragmatiste n'apparaît pas seulement dans le temps rétrospectif de l'interprétation, Peirce le notera clairement : il décrit parfois les mathématiques comme la « pratique pure ». Elles sont d'abord ce que l'on fait, ce que l'on construit, et leur décomposition en habitudes, opérations, permissions et étapes élémentaires ne devient un *problème* que pour le logicien pragmatiste :

« La faculté mathématique est la faculté de manipuler des hypothèses complexes et de trouver un point de vue à partir duquel elles paraîtront plus simples [...] Mais alors que le logicien est occupé à analyser le raisonnement et à décrire le caractère essentiel de ses différentes étapes, l'intérêt du mathématicien va à la pratique du raisonnement, – si bien que la seule science purement idéale est la seule qui consiste uniquement en pratique. » (Peirce, *NEM* III, p. 749 (ms 1147), nous soulignons.)

Plus profondément, les graphes logiques que Peirce élabore à partir du milieu des années 1890, dont la fonction est pour ainsi dire de « déplier », pour l'œil du logicien, la pratique du mathématicien, peuvent être décrits sous une forme pragmatiste, sous forme de règles de construction et de transformation, si bien que l'essentiel de la logique se prête lui-même à une approche pragmatiste : « Les définitions seront toutes données sous une forme strictement pragmatiste ; c'est-à-dire sous la forme de préceptes de conduite, pour parler plus précisément, comme permissions de faire certaines choses dans des circonstances générales exprimées » (ms 280, p. 23, cité par Fisch, 1986). Les concepts essentiels de la théorie des « multitudes » que Peirce développe, ceux de collection et de cardinal sont à ramener à cette source :

« Quand j'ai donné au « pragmatisme » le nom qu'il porte [...] – j'ai dérivé le nom dont je l'ai baptisé de *pragma* – “comportement” – afin que l'on comprenne que la doctrine est que la seule portée (*significance*) réelle d'un terme général réside dans le comportement général qu'il implique. Ceux qui partagent avec moi une croyance envers le pragmatisme ne diront donc pas, par conséquent, que les cardinaux signifient combien, mais que “combien” signifie à quel point dans la série des cardinaux l'énumération de n'importe quelle collection donnée touchera à sa fin, faisant de la sorte que l'idée générale réfère à une habitude ou une manière de conduite. » (Peirce, L 321 in *NEM* III, p. 946.)

Si ce dernier point offre une prise importante à l'analyse pragmatiste<sup>31</sup>, elle n'est pas la plus décisive pour notre question, car le changement le plus visible apparaît simultanément dans la théorie de la croyance.

31. Cf. aussi, pour un traitement analogue de la relation d'ordre, Peirce (*NEM* III, p. 361).

### *Sens large de la croyance*

Dans la masse imposante des manuscrits contemporains de la *Minute Logic* (1902), on voit apparaître une nouvelle approche de la croyance qui prête davantage attention à la dimension *normative*, que nous avons esquissée dans la première section, et qui coupe un peu moins la pensée de la conduite. La *Lettre-Candidature*<sup>32</sup> à la Fondation Carnegie, que Peirce a rédigée en 1902, ne fait nullement usage d'un concept de croyance aussi étroit que celui que nous avons rencontré dans les *Conférences* de 1898 :

« J'utilise le mot *croyance* pour exprimer toute espèce de tenir pour vrai ou d'acceptation d'une représentation. La croyance, en ce sens, est une chose composite. Son élément principal n'est pas une affaire de conscience du tout ; mais est une habitude établie dans la nature de celui qui croit, d'après laquelle il agirait, si l'occasion venait à se présenter, de certaines façons. » (Peirce, L 75, p. 46-47.)

Peirce ajoute que toute habitude n'est pas une croyance : les croyances sont les habitudes dont nous sommes « délibérément satisfaits », ce qui suppose que nous en soyons conscients (*aware*). Cette habitude naît en nous du simple fait de considérer comment nous agirions *si* telle ou telle situation *se présentait*. Prenons un exemple emprunté à la géométrie la plus simple : *la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits*. Peirce montre qu'il y a deux types d'habitude à considérer : la démonstration de cette égalité peut être ramenée à un certain nombre de conduites élémentaires, par exemple à un certain nombre d'expérimentations auxquelles peut se livrer l'arpenteur qui, partant face au nord, tournerait trois fois au cours de sa marche pour revenir au point de départ (*ibid.*) : ce résultat engendre lui-même d'autres types d'habitude dans la pratique du mathématicien.

« Sur ce, une habitude aurait été formée si bien qu'il agirait toujours ensuite d'après la théorie que la somme des angles intérieurs d'un triangle est égale à deux droits. Cette habitude aurait été la conséquence de ce qu'il imagine comme s'imposant à son expérience dans cette situation : cette imagination étant due à une autre habitude qui comme toute croyance affecte l'imagination, à moins qu'il n'y ait une inhibition spéciale, tout comme elle affecte la conduite réelle. » (*Ibid.*)

Peirce choisit ici d'en appeler à l'« imagination » du mathématicien, mais ces expérimentations peuvent bien entendu tout à fait être réalisées « en dur » ; ce qui importe, c'est qu'en fait on ne quitte nullement ici le terrain de l'habitude. Il semblait donc bien possible de décrire intégralement l'éclaircissement d'une telle propriété géométrique en termes de conduite, et ainsi de résoudre le *problème de la complétude*. Croyance et conduite sont indissociables, ce que

32. Sur le contexte biographique de cette candidature, cf. Brent (1993, p. 279-289).

Peirce peut à nouveau assumer clairement : « Si quelqu'un dit que dans cette description de la croyance, je prête trop à la conduite, je l'admets franchement. » (*Ibid.*, p. 46-47.) Il le peut car ce qui constitue le noyau de la croyance a changé.

### ***Croyances pratiques et croyances théoriques***

#### ***La dimension pragmatique d'attente***

Ce noyau change en particulier dans une série de manuscrits, elle aussi de 1902, intitulée *Reason's rules*. Or, le trait caractéristique de cet ensemble est qu'il produit à nouveaux frais une analyse des croyances, divisées cette fois en « croyances pratiques », qui correspondraient grossièrement à ce qu'il appelait « croyance », pour mieux l'écartier, dans les *Conférences* de 1898, et « croyances théoriques », qui correspondraient à ce qu'il analysera, après 1903, dans le cadre des sciences normatives. Peirce semble donc esquisser, dès 1902, une théorie générale de la croyance, qui permettrait, puisqu'elle établit le caractère téléologique de toute croyance, de donner un statut général à son pragmatisme.

Une première chose devrait frapper le lecteur : la croyance pratique est définie comme « habitude de comportement délibéré » (Peirce, 5 538), pour la distinguer d'une pure « disposition », et pour signifier qu'elle est plus qu'une habitude, car une habitude doit être acquise. Il est donc réducteur de résumer la théorie de la croyance après 1902 à un dispositionnalisme. Alors que l'habitude s'entretient d'elle-même, et se facilite toujours plus, une croyance pratique suppose que l'on puisse discerner des lignes de conduite qui recevraient le « sceau de notre approbation », approbation qui modifierait notre tendance générale à agir, notre « disposition ». Il est possible par là de modeler nos croyances pratiques (qui supposent donc une habitude, une multiplicité de lignes de conduite, un désir, et l'« auto-contrôle » contrairement à ce que supposent certaines approches réductrices) :

« Dire qu'un homme pense que l'anhracite est un bon combustible est dire ni plus ni moins que s'il a besoin de combustible, et qu'aucun autre ne semble préférable, alors, s'il agit délibérément, en ayant en mémoire ses expériences, en réfléchissant à ce qu'il fait, et en exerçant l'auto-contrôle, il utilisera souvent de l'anhracite. » (Peirce, 5 538.)

Une « croyance théorique » peut évidemment conduire à la détermination d'une croyance pratique, qui serait sa conséquence, en entraînant une habitude de comportement délibéré, et l'on voit qu'elle ne le peut sans supposer d'autres désirs et d'autres croyances ; la croyance théorique selon laquelle la diagonale est incommensurable par rapport aux côtés peut conduire à la croyance pratique qu'il est inutile de chercher à en trouver l'expression exacte par la mesure physique, mais c'est évidemment un cas où la croyance pratique n'est pas *toute* la

signification de la croyance théorique : il y a *plus* dans cette dernière que dans la première. En décrivant cette habitude, on n'a pas décrit la croyance théorique elle-même.

« Passons maintenant à l'examen de la croyance purement théorique. Si une opinion peut en fin de compte mener à la détermination d'une croyance pratique, elle devient en cela elle-même une croyance pratique ; et toute proposition qui n'est pas du pur jargon métaphysique et du bavardage doit avoir quelque incidence (*bearing*) possible sur la pratique. La diagonale du carré est incommensurable avec son côté. Il est difficile de voir quelle différence d'expérience il y a entre des grandeurs commensurables et incommensurables ; mais il y a ceci, qu'il est inutile de chercher à trouver l'expression exacte de la diagonale sous forme d'une fraction rationnelle du côté. » (Peirce, 5 539.)

Si les choses s'arrêtaient là, on en serait exactement au point où nous laissait la notice « Pragmatisme » du *Dictionnaire* de Baldwin. Or, ajoute maintenant Peirce, il existe un point commun aux croyances théoriques et pratiques, qui réside dans leur dimension d'attente (*expectancy*). Elles ne diffèrent pas en nature, et ce qui servait à décrire l'une servira à décrire l'autre, même celles qui semblent ne rien attendre : les croyances historiques, religieuses, et même le jugement perceptuel (Peirce, 5 544). Il y aurait donc, correspondant aux deux visages de la pratique que nous avons évoqués plus haut, deux concepts de croyance : correspondant au sens étroit, ce que Peirce appelle ici la « croyance pratique ». correspondant au sens large qui recouvre les deux, une dimension d'attente particulièrement manifeste lorsqu'on a affaire à des normes.

« Ainsi une croyance au sujet de l'incommensurabilité de la diagonale se rapporte à ce à quoi peut s'attendre une personne qui a affaire à des fractions ; bien qu'elle ne signifie rien du tout à l'égard de ce que l'on pourrait attendre des mesures physiques, qui sont, par leur nature même, seulement approchées. » (Peirce, 5 541.)

La croyance à l'incommensurabilité des diagonales renvoie non plus au comportement du géomètre pratique, qui chercherait à « mesurer » et échouerait, mais à ce à quoi peut s'attendre quelqu'un qui a affaire à des fractions, c'est-à-dire à un certain nombre de fonctions, d'opérations et de règles (*ibid.*). De même, la théorie riemannienne de l'infini renvoie non à quelque idée sublime ou à quelque ivresse de l'illimité, mais « à ce à quoi peut s'attendre une personne qui a affaire à différents systèmes de mesure » (*ibid.*). On peut donc parler d'une *conduite* du mathématicien, d'une *habitude de comportement délibéré à l'égard des opérations*, elles-mêmes sujettes à l'analyse pragmatiste, comme nous l'avons vu. La racine commune à toutes ces croyances, et à toutes ces pratiques délibérées, tient donc à leur caractère général et conditionnel. Ceci sera vrai de l'expérimentation en chimie, des connaissances historiques, et de tout ce qui se réfère à des lois, et par là à une certaine généralité ainsi qu'à un

monde futur (une loi qui n'engagerait que le passé ne serait pas une loi). Apposer le sceau de notre approbation sur une conséquence de la proposition, ce n'est rien d'autre que se rendre responsable de sa vérité ; l'*asserter*, c'est s'exposer à des sanctions si elle n'est pas vraie<sup>33</sup>. Or, cette responsabilité n'est en rien séparable de la possibilité future d'établir le fait<sup>34</sup>. Asserter l'existence d'une loi, c'est assérer qu'elle sera encore à l'œuvre dans le futur, même sous un mode conditionnel (5 545). Peirce disposait donc, dès 1902, d'un outil puissant pour donner une version large de son pragmatisme, impliquant un concept étendu de conduite.

Cette reformulation se joue donc dans un contexte où « conduite » et « pratique », termes opposés à la pensée et l'analyse logique en 1898, n'ont plus tout à fait le même sens. On verra ainsi Peirce redéfinir le dernier concept en termes beaucoup plus larges, dans une lettre de 1906, adressée au pragmatiste anglais F. C. S. Schiller<sup>35</sup>. Peirce y note des points de convergence entre eux et admet que le pragmatisme repose sur deux piliers bien distincts :

« Je suis tout à fait d'accord sur le fait que des deux implications du pragmatisme, à savoir que les concepts ont un but (*are purposive*), et que leur sens réside dans leur portée pratique concevable, la première est la plus fondamentale. Je pense, cependant, que la doctrine serait tout à fait *estropiée* sans le second point. Par "pratique", je veux dire apte à affecter la conduite, et par conduite, l'action volontaire qui est auto-contrôlée, c'est-à-dire contrôlée par une délibération adéquate. » (Peirce, *OP2*, p. 217-218, trad. modifiée.)

La marque de la pratique, ce ne sont donc plus les actions singulières, mais ce qui peut être contrôlé par une délibération ; ce qui peut entrer sous la responsabilité de celui qui fait une assertion. On peut le dire en termes de conduite :

« Quelle est, d'après des principes pragmatistes, la différence entre une quantité rationnelle et une quantité irrationnelle, ou qu'est-ce que cela signifie que la diagonale d'un carré est incommensurable avec son côté ? Cela s'interprète dans la conduite de l'arithméticien comme tel. » (*Ibid.*, p. 218.)

On peut le dire en termes de normes : même si nous ne pouvons pas former d'idée mathématique de « multitudes », « [elles] sont interprétables dans la conduite du logicien ou du logico-mathématicien qui en traite. Si [ces concepts] n'étaient pas exacts, au point [de] lui imposer des *obligations logiques* définies,

33. C'est ici que s'articulent pour la première fois aussi clairement le pragmatisme de Peirce et la théorie de l'assertion. Cf. Chauviré (1995, p. 151-152).

34. « Une loi rétroactive est interdite par la Constitution des États-Unis d'Amérique, un contrat rétroactif est interdit par la constitution des choses. » (Peirce, 5 544.)

35. Les lettres éditées par Downscott (1973) forment un dossier de travail fort intéressant, contenant de nombreuses mises au point sur le concept de pratique. Cf. une traduction partielle dans Peirce (*OP2*, p. 216-219).

ils seraient dénués de sens, ou n'auraient aucun sens défini » (*ibid.*, p. 219, nous soulignons). *L'argument négligé* de 1908 précise bien que s'il y a un sens à parler de « pragmatisme », c'est au sens où la croyance en la vérité d'un concept conduit à développer telle ou telle « habitude de conduite », mais il précise immédiatement qu'il faut évidemment comprendre la conduite « au sens le plus large » :

« Si, par exemple, la prédication d'un concept donné devait nous conduire à admettre qu'une forme donnée de raisonnement au sujet de ce dont il était affirmé était valide, alors qu'elle ne le serait pas sinon, la reconnaissance de cet effet dans notre raisonnement serait assurément une habitude de conduite. » (Peirce, *EP2*, p. 448.)

\*

Les lignes que nous venons de relever ne sont pas les seules, et nous ne voudrions pas faire croire qu'elles sont unanimes, mais elles permettent de comprendre pourquoi, en 1907, dans le très long manuscrit « Pragmatisme » (ms 317 *sq.*), Peirce peut à la fois affirmer que la méthode pragmatiste a d'abord été testée sur ces « concepts intellectuels » par excellence que sont les concepts mathématiques, et qu'elle est même née de leur examen. C'est aussi la raison pour laquelle, contrairement à James, Peirce ne s'expose ni au problème de la complétude ni au problème du champ : non seulement son pragmatisme ne rend pas ces concepts inintelligibles, mais il en exprime au contraire ce qu'il appelle dans le cadre de sa sémiotique, l'« interprétant logique ultime », sous forme d'habitudes. Tout cela est bien suffisant pour corriger la lecture que donne James de la maxime, lecture qui ne donnait pas assez à l'habitude et concédait trop à un concept étriqué de la pratique maintenant remis à sa juste place. Ce faisant, le mouvement que nous avons suivi dans la pensée de Peirce nous semble se prolonger dans trois domaines au moins : s'agissant des concepts mathématiques, les exemples que nous avons rencontrés sont-ils paradigmatiques ou ne représentent-ils qu'une petite partie de la pensée de Peirce à ce sujet ? Cet examen engagerait un examen beaucoup plus attentif de la place des mathématiques de la logique dans la classification des sciences que Peirce propose après 1900. Concernant la refonte du concept de croyance, comment expliquer que les *Harvard Lectures*, de 1903, réactivent certains doutes qui semblaient être rendus caducs par la nouvelle approche de la croyance en termes d'attente ? Il s'agit là d'une objection peut-être moins redoutable, dans la mesure où ces conférences traitent bien davantage de la validité des inférences (elles sont annoncées sous le titre *Pragmatism as a Principle and Method of Right Thinking*) que de l'éclaircissement des concepts abstraits<sup>36</sup>. Enfin,

36. J'ai tenté d'éclaircir certains aspects dans Girel (2003a).

l'attention accrue de Peirce envers la dimension normative propre à toute croyance le ferait entrer en dialogue avec tout un pan de la pensée contemporaine qui s'interroge sur les « vertus épistémiques » et les différents types de rapports qu'il convient d'établir entre normes logiques et normes éthiques (cf., par exemple Hookway, 2000a) ; l'examen attentif de la notion peircienne de croyance conduirait alors à une approche nouvelle de la responsabilité épistémique, donnée centrale de la dernière théorie de l'enquête de Peirce.

### Bibliographie

Apel K.-O.

1981 *Charles S. Peirce : From Pragmatism to Pragmaticism*, Amherst (MA), University of Massachusetts Press.

Baldwin J. M. (ed.)

1901-1902 *Dictionary of Philosophy and Psychology*, New York-Londres, Macmillan, 3 vol.

Bourdieu E.

1998 *Savoir faire : contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*, Paris, Seuil.

Brent J.

1993 *Charles Sanders Peirce : A Life*, Bloomington, Indiana University Press.

Chauviré C.

1995 *Peirce et la signification. Introduction à la logique du vague*, Paris, PUF.

2002 « Dispositions ou capacités. La philosophie sociale de Wittgenstein », in C. Chauviré & A. Ogien (eds), *La régularité*, Paris, Éd. de l'EHESS, p. 25-48 (« Raisons pratiques » 13).

2004 *Le grand miroir. Essais sur Peirce et Wittgenstein*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises.

Downscott F. J.

1973 « Peirce and Schiller and their Correspondence ». *Journal of the History of Philosophy*, 11, p. 363-386.

Engel P.

1984 « Croyances, dispositions et probabilités (Peirce et Ramsey) ». *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 174, p. 401-426.

1997 « Dispositions à agir et volonté de croire », in J. P. Proust et H. Grivois (eds), *Subjectivité et conscience d'agir*, Paris, PUF, p. 115-138.

1998 « Believing, holding true, and accepting ». *Philosophical Explorations*, 1 (2), p. 140-151.

1999 « Dispositional belief, assent and acceptance », *Dialectica*, 53 (3-4), p. 211-226.

Fisch M. H.

1954 «Alexander Bain and the genealogy of pragmatism», *Journal of the History of Ideas*, 15, p. 413-444.

1986 *Peirce, Semiotic, and Pragmatism: Essays*, Bloomington, Indiana University Press.

Fitzgerald J. J.

1966 *Peirce's Theory of Signs as Foundation for Pragmatism*, New York, Humanities Press.

Girel M.

2003a «L'ordre des relations : catégories et pragmatisme dans les *Harvard Lectures* de C. S. Peirce», *Cahiers de Philosophie du Langage*, 5, p. 19-48.

2003b «The metaphysics and logic of psychology : Peirce's reading of James's principles», *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 34 (2). p. 163-203.

Hookway C.

1985 *Peirce*. Londres, Routledge.

1993 «Belief, confidence and the method of science», *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 29 (1), p. 1-32.

2000a «Regulating inquiry: virtue, doubt and sentiment», in G. Axtell (ed.), *Knowledge, Belief and Character*, Lanham, Rowman, p. 149-160.

2000b *Truth, Rationality and Pragmatism. Themes from Peirce*, Oxford, Oxford University Press/Clarendon Press.

James W.

1916 *La volonté de croire*, trad. fr. L. Moulin, Paris, Ernest Flammarion [1897].

1975 *Pragmatism*, Cambridge (MA), Harvard University Press [1907].

1978 *Essays in Philosophy*, Cambridge (MA), Harvard University Press.

1979 *The Will to Believe and Other Essays in Popular Philosophy*, Cambridge (MA), Harvard University Press [1897].

1985 *The Varieties of Religious Experience*, Cambridge (MA), Harvard University Press [1902].

Lee H. N.

1976 «Pragmatism and a behavioral theory of meaning», *Journal of the History of Philosophy*, 14, p. 439-447.

Menand L.

2001 *The Metaphysical Club*, New York, Farrar Straus & Giroux.

Mounce H. O.

1997 *The Two Pragmatisms: From Peirce to Rorty*, New York, Routledge.

Murphey M. G.

1961 *The Development of Peirce's Philosophy*, Cambridge (MA), Harvard University Press.

Murphy J. P.

1990 *Pragmatism : From Peirce to Davidson*, Boulder, Westview Press.

Peirce C. S.

1857-1914 *The Papers of Charles S. Peirce* (abréviation : ms + numéro, ou L + numéro. La numérotation est celle de R. S. Robin (ed.), *Annotated Catalogue of the Papers of Charles S. Peirce*, Amherst, The University of Massachusetts Press, 1967).

1931-1958 *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, I-VI, éd. par C. Hartshorne & P. Weiss ; VII-VIII éd. par A. Burks, Cambridge (MA), Harvard University Press (abréviation : numéro de volume + numéro de paragraphe ; ex. : 1 331).

1982- *Writings of Charles S. Peirce : A Chronological Edition*, 6 vol. parus, édités dans la cadre du *Peirce Edition Project*, Bloomington, Indiana University Press (abréviation = W + vol., page ; ex. : W 6, p. 113).

1976 *The New Elements of Mathematics*, 4 vol., 5 tomes, éd. par C. Eisele, La Haye, Mouton (abréviation = NEM + vol., page).

1992-1998 *The Essential Peirce : Selected Philosophical Writings*, vol. 1 édité par N. Houser & C. Kloesel ; vol. 2. éd. par le *Peirce Edition Project*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press (abréviation = EP + vol., page ; ex. : EP2, p. 113).

1993 *À la recherche d'une méthode*, éd. par G. Deledalle *et al.*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan (« Études »).

1995 *Le raisonnement et la logique des choses : les Conférences de Cambridge*, Paris, Cerf [1898].

1997 *Pragmatism as a Principle and Method of Right Thinking : The 1903 Harvard Lectures on Pragmatism*, éd. par P. A. Turrissi, Albany, State University of New York Press [1903].

2002-2003 *Œuvres philosophiques*, éd. par C. Tiercelin & P. Thibaud, Paris, Cerf, 2 vol. parus (abréviation = OPI ou 2).

Perry R. B.

1996 *The Thought and Character of William James*, Nashville, Vanderbilt University Press [1948].

Potter V. G.

1973 «Peirce's pragmatic maxim», *Tijdschrift voor Filosofie*, 35, p. 505-517.

Smyth R.

1977 «The pragmatic maxim in 1878», *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 13, p. 93-111.

Stewart A. F.

1991 «Peirce, Beddoes, and pragmatistic abstraction : an introduction», *Southwest Philosophical Studies*, 13, p. 75-88.

Tiercelin C.

1993 *La pensée-signé. Études sur C. S. Peirce*, Nîmes, Éd. J. Chambon (« Rayon philo »).

Pourquoi vouloir, aujourd'hui, retourner aux sources du pragmatisme américain et à sa conception de la croyance et de l'enquête ? Essentiellement pour mettre en évidence le parallélisme de son effort pour dépasser l'idéalisme de l'héritage cartésien et kantien avec celui opéré par la sociologie naissante à la même époque. Nous découvrons alors que le rapport de ce courant de pensée aux sciences sociales en général, à la sociologie en particulier, est interne. Car s'il est un aspect essentiel dans le pragmatisme, c'est la reconnaissance de la constitution sociale de l'esprit et de l'antécédence de la société sur le soi.

Le « facteur social » est inscrit au plus intime de la croyance et de l'enquête, de la connaissance et de l'action, de la conscience et de la conscience de soi. Et le principe de la société est à chercher non pas dans le psychique, mais dans les processus de la communication humaine. C'est sur un tel constat que doit se fonder tout projet de naturalisation de l'esprit.



ISBN 2-7132-2022-X  
Prix 25 €